

**S’auto-traduire et changer de langue.** Il y a une puissance créatrice de l’auto-traduction qui se révèle surtout dans le cas de textes poétiques.

S’auto-traduire (du chinois en français, dans mon cas), c’est, bien entendu, avoir affaire à une autre langue, très éloignée, mais de laquelle, précisément, on peut recevoir (en cherchant un mot, une tournure) des impulsions inédites.

Et en même temps, s’auto-traduire, c’est gagner, à l’égard de son propre texte, une distance critique d’une nature particulière. On est alors beaucoup moins capté par l’image globale du texte, et par ce qu’elle peut avoir de trop facilement – voire narcissiquement – satisfaisant. C’est qu’on est amené à se concentrer sur chacun des points du texte. Et il arrive qu’en l’un ou l’autre de ces points, on découvre des possibilités restées comme repliées dans le texte de départ, et à accomplir... Ainsi la traduction qu’on est en train de réaliser peut-elle conduire à modifier – à préciser et déployer – le texte « originel ».

De manière générale, en s’auto-traduisant, on se libère d’une certaine fausse familiarité avec la langue dite « maternelle » et, par là, ce que l’on travaille, c’est encore sa propre position dans l’écriture, ou dans la vie.

LI Jinjia

Li Jinjia

## Deux poèmes

Li Jinjia est né en 1973 à Harbin dans la province du Heilongjiang. De 1992 à 1996, il a effectué ses études de la langue française dans le département de langue et littérature française de l'Université des langues étrangères de Pékin. En 1997, il a obtenu une bourse du gouvernement français qui lui a permis de poursuivre en France ses études des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> cycles. Actuellement, il est inscrit à l'Université de Paris III pour une thèse sur la traduction et la réception des contes fantastiques chinois en France. Il a publié des poèmes, des nouvelles et des traductions dans des revues chinoises. Son poème, *Une guerre*, a reçu le deuxième prix du concours des Jeunes Poètes de la province du Heilongjiang en 2001. Il a commencé à écrire en français en 1998 et il a été lauréat du Jeune Écrivain francophone 1999 et du Grand prix du concours de nouvelles du CNOUS 1999. Comme traducteur, il participe au programme d'Alibi (Atelier de la littérature bipolaire) organisé sous le patronage de la Maison des Sciences de l'Homme.

### *Une photo au bord de la mer*

le noir et le blanc étaient les couleurs de la Révolution en s'interchangeant ils  
illustraient le développement du négatif en positif  
le rouge était un luxe et coûtait quarante-huit centimes de supplément  
équivalant à douze galettes de maïs un prix plutôt raisonnable  
tu n'aurais eu qu'à payer sorti de derrière son appareil le camarade t'aurait  
amené jusqu'à sa chambre noire là il aurait ajouté une couleur appétissante  
sur tes lèvres et sur ton brassard en dosant quelques solutions chimiques avec  
le soin d'un collégien pesant des adjectifs pour une version  
quarante-huit centimes tu ne les as pas dépensés ce jour-là sur la photo tu n'as  
pas voulu de rouge mais du bleu le bleu qui t'avait transi au bord de la mer  
loin de tous les courants  
bleu clair ici bleu foncé là bleu mer sur mer  
bleue la terrasse du Studio bleu le slogan sur la jetée cet héroïsme peinturluré  
en caractères simplifiés prolétarisé par trois fautes d'orthographe  
trempé de bleu tu souriais à l'objectif de la *Mouette 120* camarade un!  
souriais au continent deux! et à un fils futur mais regarde-moi camarade!  
un fils qui se pencherait vingt ans après sur tes photos de jeunesse souris encore  
plus camarade! souris et dis : tsie-zi<sup>1</sup>...  
tsie-zi dit par un jeune éduqué rééduqué tsie-zi par un garde rouge aux lunettes  
rondes tsie-zi par une tranche de surhomme sans poids ni épaisseur tsie-  
zi... ne bouge plus camarade! camarade – mon père?  
bleue bleue ta casquette Mao ta veste Mao... .. ton pantalon Mao tes sandales  
Mao étaient-ils bleus?

---

1. En Chine, il est recommandé de prononcer le mot *tsie-zi* (aubergine) quand on se fait photographier, pour donner une belle forme à la bouche.

tes manches rapiécées tes coudes rapiécées ton col rapiécé ton sourire rapiécé  
étaient-ils bleus ?  
pour une photo couleur quelle parfaite harmonie ça formerait !  
une ombre bleue devant le bleu de la mer tu posais fier digne et sérieux  
comme tous les héros révolutionnaires avec deux carrés ravaudés sur les fesses  
un vrai signal d'assaut pour les vagues  
qu'elle est bleue ! – sur cette photo en noir et blanc qui jaunit une goutte de mer  
étincelait derrière tes lunettes au fond de tes pupilles

une folie à l'âge de raison vingt ans  
un jour et une nuit une descente de mille kilomètres vers le sud  
trois correspondances : *Grande-Fête Grande-Union Grande-Abondance* sur le  
quai de la dernière tu t'es glissé entre les roues de *Libération* pour te faufiler  
du train *Longue-Marche* au train *Bond-en-Avant*  
au contrôleur tu as montré ton billet tes cartes ton visage d'avant-garde il les a  
perforés perforés perforés un contrôle de routine juste un épisode des  
contradictions internes rassure-toi camarade tes yeux étaient suffisamment  
rouges  
vingt ans une déviation de mille kilomètres un rivage pierreux une mer sans  
discipline  
de ta cellule<sup>1</sup> jusqu'au bout du monde de UNION DYNAMISME SÉRIEUX  
ENTRAIN jusqu'à un éperon rocheux quel saut prodigieux tu as fait  
camarade Roi des singes ! le continent tu venais de le franchir d'une  
enjambée  
bleue la mer ! as-tu murmuré puis la honte t'a assailli celle de ton manque  
de maturité : sur un rocher qui dominait la mer il aurait fallu réfléchir  
méditer contempler il aurait fallu crier *Ah* à la ruée de la houle  
*Ah* ! tu t'es enfin rappelé les misères d'autrefois le bonheur d'aujourd'hui la  
spirale de l'histoire l'émancipation du genre humain *le triste vent d'automne est  
aujourd'hui le même mais le monde a changé !* ce vers du Timonier tu te l'es  
dit par cœur tu l'as récité  
le Timonier avait dit vrai le vent était triste le monde avait changé le Timonier  
avait dit l'essentiel mais le bleu ? dans le grand vers du vent et du monde  
le bleu avait-il irrigué le point d'exclamation ?  
tu as tressailli tu avais froid le bleu n'était pas une couleur chaude il était  
temps de rentrer de revenir au noir et blanc  
d'un petit bond en arrière tu as regagné le continent le nom du Studio était  
*Anti-révisionnisme* tu t'y es dirigé pour prendre place dans un format standard  
au milieu de vingt ans de jaunissement...  
camarade ça te dirait une photo couleur ? rien que quarante-huit centimes en  
plus ? camarade veux-tu que je prenne la jetée *Orient-rouge* derrière toi ? et  
la mer tu la veux ? et toi-même camarade ?  
une belle composition camarade ! arrange ta casquette arrange ta veste ton  
pantalon attention camarade mais... arrange encore un peu la mer vers

---

1. Pendant la Révolution culturelle, les « jeunes instruits » envoyés à la campagne étaient organisés en cellules sur le modèle de celles du Parti communiste.

la droite...vers la gauche... ça y est! je suis au service du peuple vive le  
Président Mao vive la Révolution!  
le monde avait changé le Timonier avait dit l'essentiel dans le triste vent  
d'automne tu as pris une photo au bord de la mer  
tu as payé tu as laissé l'adresse de ta cellule tu as couru à la gare  
les bras des camarades t'attendaient tu le savais la salle de réunion la fumée  
de tabac la bonne volonté de classe t'attendaient dans le train du retour en  
mangeant tes galettes tu t'es mis à composer ton autocritique à analyser la  
raison de ta folie  
mais ce jour-là j'ai vu la mer! m'as-tu dit avec fierté l'index pointé sur  
cette vieille photo: j'ai vu le soleil se lever sur la mer pour la première fois  
de ma vie!  
preuve d'une délinquance insignifiante une mer jaune et vide  
un lever de soleil... à trois heures de l'après-midi... vraiment? mais oui  
l'*Anti-révisionnisme* savait faire des prodiges! l'*Orient-rouge* n'était-il pas  
toujours là malgré le retard de ton train?  
la Révolution était une belle époque et tu avais vingt ans par une photo au  
bord de la mer on ne conserve que l'essentiel  
la date et le lieu? qu'importe! un jour de la Révolution à mille kilomètres  
de ta cellule tu as vu la mer tu as vu  
se lever le soleil sur un grand bleu éternel le noir et le blanc sont tes témoins  
irréfutables vingt ans de jaunissement prouvent que tu étais à l'heure  
  
le noir le blanc le rouge la Révolution des couleurs ce jour-là le camarade  
du Studio n'avait pas de solution chimique pour le bleu  
une fois la photo prise tu t'es précipité vers tes douze galettes sans te retourner  
une seule fois pour regarder la mer  
tu avais raison tu avais déjà conservé l'essentiel  
tu avais conservé une goutte de bleu étincelante au fond de tes pupilles  
balancée par le triste vent d'automne elle coulait à travers tes rétines le long  
des mailles de tes nerfs coulait  
coulait jusqu'à la turbulence des spermatozoïdes pour s'y déposer en attendant  
une marée salée  
cette marée même qui me traversant vingt ans après me ferait voir dans un  
noir et blanc jaunissant le grand bleu éternel

*Le sol*

à un ami français

changer, c'est accepter d'être au sol  
à ton sol, aujourd'hui  
dans ton jardin libre et désordonné  
pousse un moi possible  
tu n'es pas un bon jardinier, au mieux  
on peut te comparer à cette chaleur terreuse  
qui a négligé les saisons  
tu ne tiens pas aux fruits, pas même  
au vert simplement brillant

encore une fois, je marche sur ton sol  
encore une fois, j'entre dans ta maison  
tu ouvres ta porte décorée d'écailles de peinture  
et dis : – par ici, en mordant les mots, pour essayer d'ignorer  
que c'est toi l'hôte, une courtoisie à la chinoise !  
tu marches devant moi, souris, en te précipitant  
comme si le prochain vol nous attendait à l'autre bout du passage  
« excuse-moi », me dis-tu furtivement  
quelque peu honteux de connaître ta maison mieux que moi  
sur tes pas, je traverse ton couloir, sans essayer mes chaussures  
je traverse tes rayons de livres ton salon ta cuisine  
je traverse le miaulement de ton chat qui se cache comme un rat derrière le sofa  
je traverse l'âme de ton chien qui sautille à mes pieds comme un ami sot et éternel  
je traverse ton autre porte, décorée elle aussi par Dubuffet  
et l'embrassement affectueux de ton figuier, je le traverse aussi  
étonné comme d'habitude par sa racine à demi découverte  
cette saillie noire et mouvementée, qui me fait penser aux Song et aux Ming  
tu t'arrêtes un instant, pour m'indiquer une jeune touffe de glycine  
tiens, ce moi d'autrefois, comme son violet s'est accentué dans le silence ramifiant !  
encore une fois, je marche sur ton sol  
encore une fois, j'entre dans ta maison

je me souviens, la première fois que j'étais ici  
nous nous sommes parlés, debout, à l'ombre de ce même figuier  
je t'ai raconté, en ta langue, d'un ton ancestral et enfantin  
un autre sol qui flottait au-dessus de ma tête, un sol rouge puis rougeâtre  
je t'ai raconté le tourbillon d'innombrables printemps et automnes, d'innombrables  
empires du milieu, empires des extrêmes  
je t'ai raconté les semences éparpillées par le vent, les fumiers dans les hauts nuages  
je t'ai raconté l'enfer, le bon enfer perdu, en volant un péché à une autre idole  
je t'ai raconté ma patrie aérienne, cette féconde dialectique de sang et de pollutions,  
d'où j'ai fait ma chute stérile  
tu m'écoutais, en me regardant dans les yeux, puis soudain, tu as agité les bras

comme le font les sourds-muets pour se faire comprendre par d'autres sourds-muets  
et tu m'as dit que toi aussi, tu étais dans la chute, vers le blanc  
vers les mots hibernant  
avec ton sol, avec ta poésie  
qui tantôt se givrait tantôt se fondait sur l'écorce des arbres  
tu semblais en train de me suggérer : de nos deux chutes naîtrait  
une stabilité relative  
mais à ce moment-là, je n'ai rien compris, je hochais la tête, sagement  
comme si je disais oui, comme si je disais mais  
alors, tu t'es tu, tu t'es penché pour ramasser quelques bourgeons  
détachés de ma prononciation mal maîtrisée, tombés par terre  
tu as soufflé, les as dépoussiérés, puis tu es descendu dans la cave pour les ranger  
dans le panthéon de ton jardin, parmi les pierres anciennes et les débris de céramique  
je t'attendais près du figuier, seul  
un centimètre sous les empreintes de tes pas  
coulait une rivière, je l'écoutais  
elle rinçait des réincarnations minuscules, rinçait la racine des sentiments et des  
imaginations  
et, à une graine de glycine, transfusait  
la chaleur intégrale d'un été antérieur  
je me souviens, je suis entré ici par hasard  
je me souviens, parmi tous nos ici  
parmi tous mes entrer  
cette fois seule était un hasard

d'autres figuiers, d'autres glycines, d'autres vies  
nous muerons de ce « tu » et de ce « je », crois-moi !  
d'autres chutes, d'autres stabilités relatives  
d'autres ici et là, d'autres Milieux conquis et perdus  
d'autres mélanges...  
deux trajets, ou un seul ?  
et le changement, nous amènera-t-il au sol, enfin ?  
je l'accepte...  
un jour je remonterai ma chute, un jour je repasserai mes ici un à un  
et, lorsque je remettrai mes pieds dans ton jardin, je t'offrirai comme cadeau  
un caractère chinois, je le porterai de loin pour toi  
pour donner un nom commun à toutes tes plantes  
je l'écrirai sur ta main chaude et maladroite  
entre deux lignes imprégnées de terre  
sinon, je le graverai sur ta pierre tombale  
qui supportera mes pieds et mes mains, ce jour-là encore

[L'auteur tient à remercier Sebastian Veg de sa relecture.]